

## NÉCROLOGIE

CHRISTIAN COURTOIS est mort le 7 août 1956 à quarante-quatre ans, en pleine jeunesse, d'un accident d'automobile. Ses amis, une fois de plus, l'avaient retrouvé en juillet dernier, plein de projets d'avenir, fort de cette extraordinaire confiance dans la vie qui était sans doute le trait le plus frappant de son caractère ; tous demeurent bouleversés de cette disparition brusque.

Né à Cognac en 1912, orphelin de guerre, Christian Courtois devint parisien tout jeune. Ayant peu de goût pour la carrière commerciale qu'il avait tout d'abord préparée, il dût à l'appui diligent de sa mère de pouvoir, à Sainte-Barbe, à Louis-le-Grand, poursuivre les études pour lesquelles il était fait. Dans cette Sorbonne des années 30, il fut marqué par la forte influence de maîtres auxquels il se plaisait à rendre hommage : Albert Mathiez qui l'entraîna un moment vers l'histoire de la Révolution, mais déjà Ferdinand Lot et Louis Halphen le guidaient sans peine vers une époque plus lointaine, cette fin du monde antique et des débuts du moyen âge où il trouvait les études de son goût. L'amitié de M. Jérôme Carcopino devait le mener à l'étude approfondie de l'Afrique ancienne. Son destin intellectuel était fixé.

Licencié à vingt ans, agrégé d'histoire à vingt-trois (1935), Christian Courtois demanda et obtint Alger comme premier poste. Professeur au Lycée, puis à la Faculté des Lettres, il allait y rester sa vie entière, conquis comme tant d'autres par une Afrique qui, une fois qu'elle vous a saisi, ne vous lâche plus.

Ses élèves gardent de lui le souvenir vivant d'un maître brillant, sarcastique parfois, convaincant toujours ; plus encore, le souvenir d'un conseiller avisé, d'un ami très fidèle.

Les traces imposantes de la splendeur romaine en Afrique du Nord, ne laissèrent pas Courtois indifférent<sup>1</sup>. Mais, peut-être par une pente de son esprit, est-ce vers cette période troublée et mal connue qui n'est plus l'Antiquité et qui n'est pas encore le moyen âge, qu'il dirigea et devait continuer ses recherches.

Le <sup>v</sup>e siècle africain lui fournit le sujet de sa thèse<sup>2</sup>. Aux prises avec l'invasion vandale, il éprouva le besoin d'aller rejoindre ses « héros » en Scandinavie même, il les suivit, avec une sympathie croissante, jusqu'à Carthage. Mais autant que ces visiteurs, l'Afrique, les Afriques, le passionnaient. Il s'attacha à sonder ces « Afriques », la romaine, celle des plaines,

1. On lui doit notamment une petite monographie de Timgad, *Ruines romaines du cap Bon* (Carthage, 1955) ; — *Le baptistère du cap Bon* (Ibid.).

2. *Les Vandales et l'Afrique*, 1955 (thèse) ; — *Victor de Vita et son œuvre*, 1954 (thèse complémentaire). Également, sa contribution aux *Tablettes Vandales* avec Louis Leschi, Charles Perrat et Charles Saumagne (1952) ; — « Saint Augustin et le problème de la survivance du punique » (*Revue Africaine*, 1950) ; — « Reliques carthaginoises et légende carolingienne » (*Revue d'Histoire des Religions*, 1945) ; — « Rapports entre Wisigoths et Vandales » (*Settimana di Studio del Centro Italiano sull'Alto Medioevo*, 1956).

## NÉCROLOGIE

des côtes et des villes, et cette autre : « l'Afrique abandonnée », celle des montagnes et des terres arides. Il sut faire revivre dans leurs couleurs multiples les aspects religieux, économiques et sociaux de ces civilisations, s'attachant à « comprendre dans quelle mesure l'invasion germanique avait pu modifier le rythme de l'histoire africaine ». Son intelligence — trop critique peut-être — le poussait à retrouver à travers occupations, tragédies et effondrements, la continuité d'une histoire africaine... Mais il nous a quittés trop vite pour prendre la place qui lui revenait déjà, et qu'il aurait occupée avec plaisir et beaucoup de naturel. L'Ecole française a perdu un de ses espoirs...

MARC HEURGON.